Ami du Clergé du 16 février 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la vie chrétienne d'après les Paraboles. — IV. La brebis perdue, ou le prix de l'âme, 97 — V. La robe nuptiale, ou la sainteté de la vie, 100.
A l'école des Saints. — XIV. S. Casimir : le renoncement, 104.
Pour les Premiers Vendredis. — IV. *Mars* : La vraie dévotion au Sacré-Cœur, 107.
Douze Chemins de croix. — V. Pour apprendre la patience et la resignation 108. — VI. Pour se mettre en garde contre l'impiété, 110.

CARÊME SUR LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES PARABOLES

IV

LA BREBIS PERDUE OU LE PRIX DE L'AME

Mes frères,

Peut-être, ce jour-là, Notre-Seigneur a-t-il devant lui surtout les bergers du désert de Judée ; peut-être reconnaît-il parmi eux quelques-uns de ceux qui sont venus l'adorer, petit enfant, dans sa crèche ; peut-être sait-il qu'il y a du moins dans l'auditoire des enfants de ses premiers adorateurs. En tout cas, c'est à leur vie, à la vie des bergers, qu'il emprunte aujourd'hui sa parabole (Math., xviii, 12-14) [1], la parabole de la brebis perdue et retrouvée.

« Que vous en semble ? leur dit-il. Je suppose qu'un homme possède un bercail de cent brebis. L'une d'elles, attirée par une herbe plus alléchante, s'est séparée du troupeau ; on l'a perdue de vue, elle s'est égarée. Dites-moi, est-ce que cet homme va se résigner à cette perte ? Ne va-t-il pas plutôt laisser là en sûreté sur les collines à la garde des bergers les quatre-vingt-dix-neuf brebis présentes, pour courir, à travers les gorges et les halliers, à la recherche de l'unique qui s'est perdue ? Et s'il est assez heureux pour la retrouver, il la chargera sur ses épaules, comme il ne fait que pour les tout petits agneaux, parce qu'elle sera fatiguée, il reviendra heureux et triomphant au milieu de ses bergers, il semblera en éprouver plus de joie que de ses quatre-vingt-dix-neuf autres. »

De ce simple et touchant récit deux vérités se dégagent : 1° *l'amour de Notre-Seigneur pour notre âme ;* — 2° et par conséquent *le prix de notre âme* aux yeux de Notre-Seigneur.

I. — *L'amour de Notre-Seigneur pour notre âme*

Ce propriétaire de cent brebis, ce bon Pasteur, vous le connaissez : c'est N.-S. Jésus-Christ : « *Ego sum pastor bonus.* C'est moi qui suis le bon pasteur ; » et la pauvre brebis perdue, nous la connaissons également ; c'est l'âme humaine pécheresse : « *Venit enim Filius hominis salvare quod perierat.* » (Math., xviii, 11).

Nous le savons. Mais comment faire sentir à notre cœur, comment le lui faire sentir de façon à le toucher, à l'émouvoir, à le retourner s'il en est besoin, ce que cela suppose d'amour pour nous dans le cœur du bon Dieu, le fait qu'il ait voulu retrouver la brebis perdue et rapprocher ces deux extrêmes opposés : Dieu et l'humanité pécheresse ? Entre ces deux extrêmes il y a la distance de l'infini ; et l'infini n'est pas à notre portée, il nous dépasse, il échappe à nos communes mesures, lui qui est sans mesure. Nous sommes bien susceptibles de vibrer devant l'héroïsme, mais seulement devant un certain héroïsme, un héroïsme moyen, un héroïsme à notre taille, celui dont nous croyons que nous serions capables à certaines heures de généreuse inspiration et de complet désintéressement.

Eh bien ! c'est à travers cet héroïsme plus facilement appréciable pour nous que nous pourrons peut-être sentir quelque chose du moins de l'amour de Dieu pour les âmes.

Il y a quelqu'un parmi nous qui a conquis l'admiration du monde. L'humanité tout entière sent du moins confusément qu'il est au-dessus d'elle et ceux même qui ne croient pas se découvrent, s'inclinent, plaident sa cause. Quand il passe ou seulement quand on le nomme, les mots du poète reviennent à la mémoire :

> ... Inclinez-vous
> Devant celui qui part : il est plus grand que nous » [1]

Au ciel natal qui avait illuminé son enfance et sa jeunesse, à ce ciel fait pour lui, qui, loin d'épuiser ses forces, les eût entretenues et développées, à ce ciel ami où l'on retrouve toujours un peu de ses états d'âme, ses joies ou ses tristesses, il a préféré l'exil sous un ciel inconnu, meurtrier, hostile. De sa patrie avec tout ce qu'elle représente de passé, de civilisation, de bien-être matériel et de douceur d'amitié, il ne garde que de quoi souffrir : le souvenir qui l'intoxiquerait de nostalgie s'il ne lui opposait la pensée d'une autre patrie, celle du ciel.

La maison surtout, la maison où s'est incrusté tant de son âme dans les murs, dans les meubles, dans les bibelots même, depuis dix ou vingt ans qu'il y a vécu ; la maison si bonne à l'heure du repas en famille autour de la grande table ; la maison qui abrite un cœur de père, un cœur de mère, deux cœurs en détresse depuis la séparation malgré leur légitime fierté, la maison aussi, il l'a quittée.

Et dix ans, vingt ans, trente ans, peut-être même avec le vœu de ne jamais revenir [2], il vivra sous des climats qui brûlent, empoisonnent et épuisent

[1] Dans S. Mathieu cette Parabole se rattache à l'idée du prix des âmes, dans S. Luc (xv, 1-7) à l'idée de miséricorde.

[1] *La Fille de Roland*, 4e acte, fin.
[2] S. Pierre Claver signait : « Pierre Claver, esclave des nègres pour toujours. »

son sang, avec des peuples attardés, sans instruction ni délicatesse, s'ils ne sont pas barbares, sans autre ami pour réchauffer son cœur d'homme que l'invisible ami du tabernacle.

Ce héros, vous l'avez reconnu. Il se nomme François Xavier, Gabriel Perboyre, Théophane Vénard, Charles de Foucauld. C'est l'innombrable missionnaire anonyme.

Et quel amour, puisque c'est l'amour qui mène les hommes, quel amour l'a jeté ainsi hors de lui-même en plein héroïsme ? L'amour des âmes. Car vous savez bien qu'il n'est ni l'explorateur hanté par la découverte de mondes nouveaux, ni le colon en quête d'une fortune, ni l'homme libre en voyage de plaisir.

Christophe Colomb, à qui l'on demandait, après un voyage, ce qu'il avait vu dans ces lointains pays, et qui venait d'en décrire les merveilles, Christophe Colomb ajoutait : « Oui, l'Inde est belle et riche ; mais la perle de l'Inde, c'est l'âme de l'Indien [1]. »

C'est à la conquête de cette perle : *pretiosa margarita*, que s'en va le missionnaire. « Sauver une âme et mourir », dira l'héroïque Chicard. — « Des âmes, Seigneur, envoyez-nous des âmes ; le reste, vous pouvez le garder. *Da mihi animas ; cetera tolle,* » (Gen., XIV, 21), s'écriera l'admirable phalange salésienne après son fondateur Don Bosco [2]. Et avant eux, S. Philippe de Néri avait dit : « Si j'arrivais à la porte du ciel et qu'on me demandât sur terre pour une âme de pécheur, je laisserais là tout mon paradis pour aller sauver cette âme [3]. »

A travers ces mots et cette vie du missionnaire, il me semble que nous pouvons entrevoir quelque chose de l'amour de Dieu pour notre âme et nous en émouvoir. L'amour du missionnaire pour les âmes, c'est, en petit, l'amour de Dieu pour les âmes. Je dirais que c'est cet amour de Dieu pour les âmes mis à notre portée, puisque nous ne sommes pas en mesure d'apprécier l'amour de Dieu pour nous.

Non seulement de désir, mais en réalité, il a quitté son ciel, ses anges, son Père : « Je suis sorti du Père et je suis venu en ce monde, » pour retrouver la brebis perdue, l'âme humaine égarée. Il avait dans son Père la plénitude du bonheur sans qu'il eût besoin de le chercher en dehors de lui. Et si quand même vous imaginiez qu'il pût être triste à la pensée que l'humanité, sa création privilégiée de la terre, l'avait abandonné, ne pouvait-il pas se consoler de cette perte, dans sa gloire, avec les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, avec les multitudes d'anges de son ciel ?

Eh bien, non ! il n'a pas voulu s'enfermer dans son bonheur à lui ; il n'a pas songé à se consoler de notre défection auprès de la portion fidèle de sa création ; il l'a laissée en sécurité sur les collines éternelles et il est parti par nos chemins, par nos chemins de larmes et de souffrances, à la recherche de la brebis perdue.

Il a fait cette mésalliance avec l'humanité ; il a vécu trente-trois ans dans ce milieu si différent du sien ; il a accepté ce contact journalier d'hommes ignorants, matériels, grossiers et dont les plus instruits, ses apôtres, même sur la fin de sa vie, n'avaient pas encore compris grand'chose à l'élévation de son esprit et à la tendresse de son cœur, à tel point qu'il leur faisait ce doux reproche : « *Adhuc sine intellectu estis?* Vous n'avez donc pas encore compris ? »

Quand on y réfléchit, cela déjà c'est formidable !

Peut-être avez-vous vu quelquefois dans les bois de nos campagnes de ces fourmilières géantes de deux et trois mètres. Supposez qu'un homme accepte de s'enfermer trente-trois ans de sa vie dans une de ces fourmilières, pour garder, protéger, organiser l'existence des fourmis qui la peuplent. Ce serait moins d'anéantissement que celui de Dieu fait homme : car, si grande soit-elle, de nous à la fourmi la distance n'est pas infinie, tandis qu'est infinie la distance de Dieu à sa créature.

Et le comble, ce n'est pas qu'il ait vécu parmi les hommes, mais qu'il soit mort pour eux. Car le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Et le Fils de Dieu est mort pour la brebis perdue. On demandait un jour à S. Jean Chrysostome s'il était nécessaire que Jésus, pour payer notre dette et acheter notre grâce, souffrît la flagellation atroce, l'ignominieux couronnement d'épines, les affres de l'agonie, les tortures effroyables du crucifiement. Ecoutez et méditez la réponse admirable : « Ce qui suffisait à la rédemption ne suffisait pas à l'amour. » Sans cela, nous n'aurions pas pu penser que nous étions aimés... jusque-là ! [1]

Dans un château des environs de Paris, on a donné une fête de nuit. Acteurs et actrices ont si bien diverti les invités qu'on a laissé passer l'heure du dernier train. Il faut s'arranger pour donner l'hospitalité à la troupe.

En pénétrant dans la chambre qui lui est assignée, une actrice, encore jeune, se met à considérer les tableaux qui ornent les parois. Un Christ en ivoire sur bois d'ébène, à l'expression poignante, frappe ses regards. La jeune femme, qui avait été baptisée mais n'avait pas fait sa première communion, se trouve saisie, remuée, bouleversée à la

[1] Duplessy, *Histoires de Catéchisme*, 1er vol., 3e leçon.

[2] Le blason de la Congrégation salésienne se compose du blason proprement dit et d'une banderolle où s'inscrit une phrase latine.

Le blason porte à son centre une ancre, dont le bras droit — droit par rapport à elle-même — est surmonté de l'effigie de S. François de Sales, et le bras gauche d'un cœur flambant et d'une étoile. Cet ensemble d'attributs est suspendu au-dessus d'un boqueteau verdoyant. Sur la banderolle est gravée cette phrase : « *Da mihi animas ; cetera tolle,* » que l'on traduit très correctement : « Donnez-nous des âmes ; le reste, vous pouvez le garder. » C'est la devise même de tout apôtre.

Historiquement, cette phrase a un tout autre sens. Elle fut dite par le roi de Sodome à Abraham qui au lendemain d'une défaite de ce puissant, lui ramenait les gens et le butin ravis au monarque, et récupérés par lui, Abraham, aidé de 318 de ses serviteurs et amis. « Rendez-moi les gens, s'exclama alors le roi de Sodome : *Da mihi animas*. Pour le butin, gardez-le : *Cetera tolle !* » A quoi, nous dit la Genèse, Abraham répondit fièrement : « Je n'accepte pas même un fil de courroie du butin, car je ne veux pas que tu puisses dire : J'ai enrichi Abraham. » *(Bulletin Salésien,* août-septembre 1927).

[3] J. Baeteman, *Formation de la jeune fille*, Ire p., ch. II.

[1] Joseph Dartigue, *Messager du Cœur de Jésus*, mars 1928.

vue des traits douloureux du divin Crucifié. « Oh ! murmure-t-elle, ces pieds percés, ces mains clouées ! oh ! ce corps brisé, traversé d'un coup de lance ! Oh ! ce visage ensanglanté, ces traits tirés, ces yeux éteints qui trahissent l'angoisse de la torture, sous la couronne d'épines enfoncée dans le front ! »

Les heures passent ; elle ne peut s'arracher aux réflexions qui assiègent son esprit ni à la pitié qui envahit son cœur. Le matin elle est encore à genoux et en larmes devant le crucifix. Elle raconte ce qui est arrivé ; elle annonce sa résolution de s'instruire, de communier, de vivre en chrétienne.

Quand on examina le crucifix qui avait opéré cette conversion, on aperçut une inscription gravée sur l'ébène par l'actrice pénitente, avec la pointe d'une épingle de toilette, et l'inscription portait : « Voilà comme on aime ! » [1]

Et c'est bien en effet dans le crucifix, dans Jésus crucifié pour le salut des âmes, que se trouve la preuve suprême et l'expression dernière de l'immense amour de Dieu pour les âmes, de son amour jusqu'à la folie, jusqu'à la folie de la croix.

A Notre-Seigneur, qui lui demandait un jour pourquoi il s'était rendu fou et ridicule aux yeux du monde, le Bienh. Jacopone da Todi, le poète du si émouvant *Stabat*, avait raison de répondre : « *Quia stultior me fuisti*. Parce que vous avez été plus fou que moi » [2].

II. — *Valeur de notre âme aux yeux de Notre-Seigneur*

Folie ! cette conduite, cet amour, cette mort d'un Dieu ? Oui et non. Excès et folie à nos yeux parce que nous ignorons pratiquement le prix, la richesse, la valeur de l'enjeu de cet amour, notre âme ; mais mesure et sagesse aux yeux de Dieu qui apprécie comme il convient l'inestimable trésor de notre âme.

Dieu ne fait rien qu'avec poids et mesure. Ses amours ne sont pas, à la manière des nôtres, des amours inconsidérées, des amours aveugles, des amours folles. S'il a aimé notre âme, s'il l'a aimée au point d'habiter notre monde pour la conquérir, s'il l'a aimée jusqu'à mourir pour elle dans son sang, n'en doutez pas, c'est que cette âme en valait la peine.

Et pour l'homme qui réfléchit quelque peu, qui n'est pas insensible à ce qui se passe, qui pèse un peu les événements, il y a dans ce fait la preuve la plus simple, la plus éclatante, la plus convaincante du prix, de la valeur, de la richesse inestimable de son âme : Mon âme vaut le sang d'un Dieu.

Les sages, les penseurs, les philosophes peuvent dérouler les plus savants raisonnements pour me démontrer la supériorité de mon âme sur mon corps ; ils peuvent exalter en elle la flamme immatérielle échappée au foyer divin qui en moi éclaire, qui tressaille, qui réchauffe ; ils peuvent défendre ses droits de reine à commander au corps puisqu'elle est libre et responsable de ses actes. Nous-mêmes, chrétiens, pour en comprendre la beauté, nous disons qu'elle est l'image de Dieu, qu'elle est le miroir de ce Dieu qu'elle réfléchit tel qu'il est comme un lac très pur reflète le ciel : son azur, sa lumière, ses étoiles, dans ses limites étroites ; bien plus, qu'elle est la Trinité en petit, une sorte de miniature créée de la Trinité ineffable, puisque, comme au sein de la Trinité habitent le Verbe et l'Esprit-Saint, en elle aussi brille l'intelligence et tressaille l'amour ; pour en comprendre la richesse, nous rappellerons que la création visible tout entière avec le total de ses merveilles ne lui est pas comparable, pas plus qu'une poignée de perles ne vaut un diamant ; pour en comprendre les intérêts, nous répéterons qu'elle est immortelle, qu'elle représente une éternité de bonheur ou une éternité de malheur.

Et ces conclusions des penseurs et ces méditations chrétiennes pourront faire réfléchir, toucher, convertir. Elles sont vraies, elles sont belles, elles sont émouvantes. Quand on les comprend et que l'esprit n'est pas aveuglé par les passions, on conclut. Pourtant peut-être sont-elles trop abstraites, trop élevées, trop froides. Elles parlent plus à l'intelligence qu'au cœur. Et c'est le cœur qu'il faut gagner d'abord.

Devant ces grands raisonnements, S. Augustin lui-même disait : « Je ne sais pas moi-même ce que vous m'avez donné, ô mon Dieu, mon Créateur, en me donnant une âme de cette nature : c'est un prodige que vous seul connaissez, personne ne le peut comprendre ; et si je le pouvais concevoir, je verrais clairement qu'après vous il n'y a rien de plus grand que mon âme. » Mais quand le missionnaire raconte à ses catéchumènes l'histoire de N.-S. Jésus-Christ, quand les gens de chez nous entendent le récit de la Passion, comme les soldats de Clovis autour de S. Remi, quand le crucifix parle à une âme comme à l'actrice pénitente, ce langage, tout homme le comprend, il est à sa portée, il va droit à son cœur et par son cœur à son esprit.

Les apôtres n'en voulaient pas employer d'autre. Ils se refusaient à recourir aux persuasions de la sagesse humaine. Ils prêchaient Jésus et Jésus crucifié, et c'est à travers cet amour du bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis qu'ils faisaient entrevoir à tous, aux Juifs et aux païens, aux savants et aux ignorants, aux grands et aux petits, le prix incomparable de leur âme.

S. Pierre disait aux Juifs : Vous avez été rachetés, « non par des choses périssables, de l'argent ou de l'or, mais par un sang précieux, celui de l'Agneau sans défaut et sans tache, le sang du Christ. » (I Pet., I, 18). S. Paul disait aux païens : « Vous avez été rachetés à grand prix. » (I Cor., VI, 20).

Et le missionnaire qui continue après dix-neuf

[1] E. Duplessy : *Ibid.*, 10e leçon.
[2] Cité par R. Plus, *La folie de la Croix* (Edit. de l'Apost. de la prière, Toulouse 1926, Introd. p. 7).

siècles l'œuvre qu'ils ont commencée, n'a pas changé leur méthode d'évangélisation. Il explique à ses nègres ou à ses Chinois le crucifix qu'il porte sur sa poitrine. Et ils comprennent si bien qu'ils ne balancent pas entre les propositions séduisantes de leurs persécuteurs et le salut de leur âme.

Dans une des dernières persécutions qui ravagèrent les chrétientés du Tonkin, un jeune chrétien de dix-sept ans, nommé Moï, excita l'admiration des païens eux-mêmes par son héroïque constance. Frappé de sa physionomie intelligente, le mandarin voulut lui sauver la vie.

— Foule aux pieds la croix, lui dit-il, et je te donnerai une barre d'argent.

— Excellence, ce n'est pas assez.

— Eh bien ! je te donnerai une barre d'or.

— Excellence, ce n'est pas encore assez.

— Comment, s'écrie le juge stupéfait, ce n'est pas encore assez ? Combien demandes-tu donc ?

— Excellence, si vous voulez que je foule aux pieds la croix, donnez-moi de quoi racheter mon âme : elle a coûté exactement le sang de mon Dieu [1].

Eh oui ! Comme le disait Notre-Seigneur : « Qu'est-ce que l'homme pourrait bien donner en échange et comme équivalent de son âme ? » Dieu n'a pas estimé l'acheter trop cher en y mettant pour prix son Incarnation, sa vie parmi nous, sa mort sur la croix. Pour jeter à travers l'espace les mondes et leurs merveilles, il n'a donné qu'un souffle de sa voix ; pour sauver notre âme, il a donné tout son sang.

Quand une fois on a réfléchi à cela, l'âme apparaît ce qu'elle est en effet : une chose sans prix. On veille sur elle comme l'avare sur son trésor. On fait comme un S. Bernard qui disait traiter son âme avec un aussi religieux respect que « s'il eût porté une goutte du sang du Christ dans un vase fragile [2]. »

* *

Et pourtant ? La majorité des hommes vivent par le corps et pour le corps. Un brillant écrivain de la jeune génération a intitulé un de ses romans où grouille toute une humanité avilie et sensuelle : *Sans âme* [3]. *Sans âme*, ce n'est pas un titre pour roman, c'est celui qu'il faudrait donner à la vie authentique de la plupart des hommes.

Et les autres, ceux qui croient à leur âme et à ses destinées, n'accordent souvent à cette âme qu'une toute petite place dans leur existence. « Trois millions d'âmes, calculait un humoriste, cela fait une vingtaine d'âmes avec une majuscule [4]. Ou comme disait tristement un prêtre, — et combien pourraient faire la même réflexion — : « J'ai 16.000 habitants dans ma paroisse, mais seulement 4.000 âmes, » si rares sont ceux qui réfléchissent qu'ils ont une âme, que cette âme représente le meilleur d'eux-mêmes, que cette âme vaut le sang d'un Dieu !

Pour son corps on a tous les soins, toutes les attentions, toutes les prévoyances inquiètes. On lui assure une bonne alimentation, à son goût, copieuse ; au premier malaise on le soigne, et s'il le faut on appelle le docteur ; même on l'installe dans le confortable : il est le choyé et le gâté ; il n'y en a plus que pour lui, pour ses aises, pour sa paresse, pour ses succès, dans les préoccupations de cette vie.

Et pendant ce temps, l'âme périt d'inanition ou faute d'air, parce que la communion et la prière lui manquent ; pendant ce temps, l'âme croupit et s'infecte dans la boue de ses péchés renouvelés dont le sacrement de pénitence pourrait la sauver ; pendant ce temps, les meilleurs promènent une âme quelconque, une âme légère, une âme frivole, sans conscience de sa valeur, de sa possibilité, de sa destinée.

Pour évaluer la population d'une ville, on disait autrefois : 10.000, 50.000, 100.000 âmes ; on dit aujourd'hui : 10, 50, 100.000 habitants ; et le mot, hélas ! s'accorde mieux à la triste réalité.

Serons-nous de l'immense troupeau des *sans-âme*, de ceux qui ne font pas plus cas de leur âme que s'ils n'en avaient pas et qui n'ont d'autre dieu que leur ventre, *quorum Deus venter est*, comme s'exprime S. Paul, avec un réalisme qui peut choquer nos oreilles délicates, mais qui ne traduit que trop exactement ce qui se voit ? Serons-nous de la foule amorphe des irréfléchis qui jouent avec leur âme d'une valeur infinie, de la valeur du sang d'un Dieu, comme ces petits enfants qui ne savent pas et qui s'amuseraient tout aussi bien avec les bijoux de leur maman qu'avec les perles de pacotille qu'elle abandonne à leurs jeux ?

Des uns et des autres on peut dire cette parole lamentablement triste : « *In vanum receperunt animam suam*. Ils ont reçu leur âme en vain. »

En vain ? Non, plutôt pour leur malheur, car il leur en sera demandé compte.

En essayant, à propos de la parabole de la brebis perdue, d'exprimer un peu ce qu'il y a d'émouvant dans l'histoire du bon Pasteur qui est venu à la recherche de notre âme et qui a donné sa vie pour elle, j'aurais voulu préparer votre cœur à vibrer à la plainte de Notre-Seigneur s'adressant à l'une de ses servantes, sainte Angèle de Foligno : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée. »

V

LA ROBE NUPTIALE, OU LA SAINTETÉ DE LA VIE

Mes frères,

Pour nous acheminer sur la grande voie de la vie chrétienne, nous sommes partis de cette inquiétude humaine sur le mystère de l'au-delà qui crée en nous un immense besoin impérieux de lumière, de vérité, de certitude sur notre destinée et nous prépare par conséquent à recevoir favorablement le message du Christ.

[1] E. Duplessy, *ibid.*, 5e leçon.
[2] *S. Bernard*, par Georges Goyau. Collection « Les Grands Cœurs, » c. II.
[3] *Sans âme*, par André Thérive. Paris, Grasset.
[4] Cité par le P. Plus, S. J., *L'idée réparatrice*, l. I, c. III.

Cette inquiétude a trouvé son explication et son apaisement dans le fait que nous portons une âme immortelle, responsable de ses actes, appelée à la vie éternelle du ciel. A travers les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, à travers la vie et la mort de N.-S. Jésus-Christ, à travers l'histoire de ce bon Pasteur venu à la recherche de la brebis perdue et donnant son sang pour elle, nous avons tâché de faire l'estimation aussi exacte et aussi impressionnante que possible de cette âme. L'état d'esprit dans lequel devait nous laisser cette dernière instruction, c'est celui de S. Bernard qui déclarait vouloir traiter son âme avec un aussi religieux respect que « s'il eût porté une goutte du sang du Christ dans un vase fragile, » puisque aussi bien cette âme a coûté tout le sang du Christ, tout le sang de son agonie, de sa crucifixion, de son cœur transpercé.

La question qui se pose maintenant dans la série de nos instructions, c'est justement celle du respect pratique de cette âme, des honneurs dus à sa dignité de fille de Dieu, de ses conditions indispensables d'existence bienheureuse avec Dieu dans le ciel.

Ces conditions du salut de l'âme peuvent se ramener à une seule : garder cette âme du péché, ne rien admettre de grave sur sa conscience, vivre dans la grâce de son baptême.

N'est-ce pas ce que nous montre la parabole de la robe nuptiale ?

Un roi, nous dit Notre-Seigneur, avait fait donner un grand banquet populaire à l'occasion du mariage de son fils. Pendant la fête, il entra dans la salle du festin afin d'honorer ses invités en leur rendant visite. Quelle ne fut pas sa surprise irritée de constater qu'un des convives n'avait pas eu la correction de prendre un habit de noces ! Car enfin on ne s'introduit pas en habits de travail ou de tous les jours dans les splendeurs d'un banquet. Ou bien alors c'est le signe manifeste qu'on n'est pas un invité, mais un intrus. Nous sommes tellement à l'étiquette sur ce point que nous exagérons et que nous refusons de prendre part à une cérémonie, voire à une cérémonie religieuse, à la messe du dimanche, à une communion solennelle, à un mariage, parce que nous n'avons pas de toilette convenable.

« Mon ami, lui dit le roi, comment avez-vous pu vous présenter ici sans porter de vêtements de noces ? » Pris en faute, l'homme ne sut que répondre. Mais le roi ne s'en tint pas à ce simple reproche ; il exerça sa justice : « Liez-lui les pieds et les mains, commanda-t-il à ses serviteurs, et jetez-le dans les ténèbres du dehors ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Matth., XXII, 11-13).

La parabole est transparente. Ne la devinez-vous pas à ces mots « Liez-lui les pieds et les mains » ? Et elle s'éclaire encore des dernières paroles que Notre-Seigneur adresse par manière de conclusion : « Il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Ce roi qui invite, c'est Dieu, et les noces auxquelles il nous convie, ce sont les fêtes éternelles de son Fils dans le ciel. Il arrive fréquemment en effet dans l'Evangile que Notre-Seigneur compare ces joies du ciel à celles d'un festin, et au moment même de quitter ses apôtres, dans le dernier repas qu'il prend avec eux, le Jeudi Saint, il leur donne rendez-vous au prochain banquet qui sera celui de l'éternité : « En vérité je vous le déclare, leur dit-il, je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai avec vous, et nouveau, dans le royaume de mon Père. » (Matth., XXVI, 29).

Et c'est un banquet vraiment populaire, puisqu'il y convie tout son peuple : riches et pauvres, valides et infirmes, bons et mauvais, tous les hommes, sans en excepter les pécheurs, auxquels il ne cesse de faire entendre les appels de sa miséricorde. L'habit de noces ou la robe nuptiale dont il exige que l'on soit revêtu pour cette fête éternelle, c'est l'état de grâce, la pureté de conscience, l'absence de péché grave. Toujours en effet dans nos saints livres, c'est sous le symbole d'un vêtement éclatant de blancheur que nous est représentée la beauté des âmes pures ou purifiées. Quand S. Jean nous décrit les innombrables élus du ciel, il nous les fait voir habillés de robes blanches : *amicti stolis albis ;* et celui qui remportera la victoire, dit-il encore, sera ainsi revêtu de vêtements blancs (Apoc., III, 5). Faute de quoi, faute de porter la robe nuptiale, nous serions chassés de la table de son festin et jetés dans un lieu de supplices.

Ce sont ces deux effets, ces deux conséquences, ces deux châtiments du péché mortel : l'exclusion du ciel et la condamnation à l'enfer, signalés par la parabole de la robe nuptiale, dont je dois vous entretenir ce soir, pour vous donner du péché une idée assez impressionnante, capable, avec la grâce de Dieu, de vous le faire craindre et éviter. Que le péché mortel nous exclue du ciel, qu'il nous condamne à l'enfer, voilà bien, quand on y réfléchit, qui peut nous aider à en comprendre l'effrayant malheur. Notre-Seigneur, qui connaît notre nature, qui en sait les fibres sensibles, qui n'ignore pas ce qui peut nous émouvoir, a trouvé bon de faire vibrer ces sentiments pour nous préserver du péché.

I. — *Le péché nous exclut du ciel*

Un jour, le roi de Prusse Frédéric V avait invité à dîner, au château de Clèves, le philosophe incrédule Voltaire. Voltaire ne manquait pas une occasion d'employer son esprit et son talent à ridiculiser les dogmes de la religion catholique. Entre autres énormités qu'il se permit ce jour-là à la table royale, il ricana cette plaisanterie : « Moi, je vends ma place au ciel pour un écu. »

Le vieux et vénérable bourgmestre de Clèves, qui était du nombre des convives, ne put se contenir davantage. Indigné, il se lève et il réplique au philosophe : « Monsieur de Voltaire, n'oubliez

pas que vous êtes en Prusse, c'est-à-dire dans un pays où personne n'achète rien sans que le vendeur exhibe ses titres de possesseur. Pouvez-vous me fournir la preuve que vous êtes propriétaire d'une place au ciel dont vous puissiez disposer à votre gré ? Je vous l'achète non pas 1, mais 10.000 écus. » Devant cette apostrophe, Voltaire resta muet [1].

En effet n'a pas le droit de prendre place au ciel qui veut à n'importe quelle condition. Il y faut des dispositions d'âme qui rendent les pauvres créatures que nous sommes moins indignes de cette société éternelle avec Dieu. Comme dans la parabole, les convives doivent être revêtus d'une robe nuptiale, de la robe de l'innocence : l'état de grâce.

C'est l'enseignement formel de la foi, que le ciel ne s'ouvre qu'à toute âme parfaitement pure de péchés et des peines du péché (Concile de Florence). Cet article de foi qu'elle a explicitement défini, l'Eglise nous le propose dans une leçon de choses gracieuse, aux cérémonies du baptême. Et cette leçon de choses est assez dans la manière de la parabole de la robe nuptiale pour nous apparaître comme une transposition et une illustration nouvelle de cette parabole dans la liturgie.

Au jour de notre baptême, quand on nous porta à l'église sur les fonts baptismaux, on nous emmaillota de blanc. Et lorsque le prêtre eut versé l'eau et prononcé les paroles qui purifient : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du St-Esprit, » il prit des mains de notre marraine un petit bonnet blanc, nous le mit sur la tête et ajouta ces paroles : « Reçois ce vêtement de blancheur que tu devras porter sans tache au tribunal de Dieu. »

Ainsi ces couleurs blanches du baptême sont un symbole, le symbole de la beauté, de la pureté, de la splendeur que revêt l'âme dès que descend sur elle la grâce sanctifiante et qu'elle devra présenter sans tache le jour où elle sera introduite auprès de Dieu, à son entrée dans l'éternité.

Or le péché mortel, un seul péché mortel suffit à salir cette robe d'innocence. Car le péché, un seul de ces péchés fait une tache, une souillure, une graisse comme disent les gens du peuple, sur la fraîcheur de cette robe. C'est le premier effet du péché, *macula culpæ*, la tache du péché, comme s'expriment les théologiens.

Evidemment, en parlant de la tache du péché, notre catéchisme a recours ici à une image matérielle et sensible, pour représenter une chose immatérielle et invisible, mais cette image s'adapte exactement à la réalité. Une tache, par exemple, sur un tissu ou sur une dorure, c'est la perte de leur éclat par suite de leur contact avec un corps étranger qui y laisse son empreinte. Pareillement le péché dans une âme, c'est la perte de la lumière de la raison et de la grâce qui la pénétrait de toutes parts, par le fait qu'elle se soustrait pratiquement à cette lumière, en s'attachant et en se collant à la créature au lieu de rester unie à Dieu [1].

Elle était pure, elle s'est souillée. Elle était lumière, elle est devenue ténèbres. Sa place n'est plus dans le royaume que l'Eglise appelle le pays de la lumière : *in loco... lucis*.

Vous l'entendez, et j'y insiste, car la notion du péché tend tellement à disparaître de notre mentalité moderne, que le monde ne regarde plus comme péchés que les scandales, les injustices faites au prochain et les crimes. Je suis un honnête homme, dit-on, je ne fais de mal à personne. Détrompez-vous : il suffit d'un seul péché grave pour détruire toute la beauté de l'âme. Quoi d'étonnant à cela ? Le monde qui crie à l'exagération en juge-t-il autrement quand il s'agit de ses toilettes ?

L'histoire rapporte cette parole de Carmen Sylva, reine de Roumanie. Elle se promenait un jour en gondole sur un canal de Venise. Une de ses dames d'honneur, voulant lui offrir des fruits, laissa tomber une pêche sur un collet à triple pèlerine que la reine aimait beaucoup. Celle-ci ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement, et, comme la dame de compagnie lui faisait remarquer que la tache ne se verrait pas, car elle était cachée par une des pèlerines : — « Qu'importe, répliqua la reine, puisque je saurai qu'elle existe [2] ? »

Et n'est-ce pas ainsi que raisonne toute personne quelque peu soucieuse de sa toilette ? Que lui importe que cette toilette n'ait qu'une tache et même qu'on ne la voie pas à première vue ? De savoir qu'elle existe, lui rend désagréable de la mettre et de la porter.

Puisqu'il faut nous aider de ces comparaisons sensibles pour nous faire une idée des choses spirituelles, ainsi en va-t-il du péché mortel ; rare ou répété, privé ou public, toléré ou non par le monde, le péché mortel, un seul péché mortel, tant qu'il demeure sur l'âme, ternit la beauté de cette âme et la rend désagréable aux yeux de Dieu, dans toute la force du terme, insupportable à sa vue.

Et voilà pourquoi l'âme qui disparaît de ce monde avec le péché sera exclue du festin éternel, comme l'homme de la parabole qui n'avait pas de vêtement de noces.

Ainsi telle est la première conséquence tragique du péché : l'exclusion du ciel, de ce lieu que la foi nous montre comme le pays du suprême bonheur, de cette félicité totale et éternelle dont la grâce avait déposé en nous la très sûre espérance, de cet état comblé vers lequel notre nature elle-même tend sans le savoir dans sa course passionnée au bonheur sans lacune et sans fin. Peut-on se faire une notion des désespérances éternelles qui empoisonneront l'au-delà de ces âmes éconduites du ciel, à la pensée de tant d'aspirations irrémédiablement frustrées et déçues par leur faute ? Plus que jamais il sera vrai de dire : « L'homme est un

[1] Duplessy, *Histoires de catéchisme*, vol. I, leçon 8.

[1] Cf. *Summa Theologica*, Iª-IIæ, q. LXXVI, a. 1.
[2] E. Duplessy, *Histoires de catéch.*, vol. III, leç. 36.

dieu tombé qui se souvient des cieux » ; et cette nostalgie rend tellement son malheur épouvantable que, semble-t-il, elle suffirait à le créer.

Il fut de mode un temps, mode païenne, de dresser sur certaines tombes, au lieu de la croix, des stèles brisées. Colonnes allégoriques trop véridiques ! La tombe du pécheur, c'est cela : la borne frontière d'une existence manquée, d'un splendide avenir brisé, de magnifiques espérances avortées.

II. — *Le péché nous condamne à l'enfer*

Pourtant, il y a une autre conséquence du péché mortel qui est peut-être encore plus capable de faire impression sur nous : c'est que ce péché, qui exclut du ciel, condamne aussi à l'enfer.

Le roi de la parabole ne se contente pas de faire remarquer à l'homme qui est venu s'asseoir à son banquet sans vêtement de noces, que là n'est pas sa place. Il fait signe à sa garde et il commande : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres du dehors ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Sous ces images, vous reconnaissez la description évangélique du supplice de l'enfer.

On attribue à la scandaleuse reine d'Angleterre Elisabeth la sanguinaire cette prière impie : « Seigneur, donnez-moi quarante ans de règne, et je renonce à votre ciel ! »

Après tout, s'il n'y avait au bout que le ciel, s'il n'y avait comme sanction du péché que l'exclusion du ciel, si nous ne risquions qu'une éternité sans le ciel, il ne manquerait pas sans doute de pécheurs pour refaire à Dieu la prière blasphématoire d'Elisabeth : « Seigneur, donnez-moi quarante ans de fortune à gogo, de plaisirs à satiété, de célébrité mondiale, et je vous abandonne votre ciel. »

Car c'est la faiblesse de notre nature viciée dans son origine, de céder à la fascination des jouissances immédiates, sensibles, matérielles et de n'apprécier que médiocrement les joies à venir, invisibles, spirituelles, du ciel que nous promet la foi. Nous sommes ces oiseaux sans cervelle qui nous laissons prendre aux jeux de lumière des miroirs aux alouettes. Nous retrouvons en nous cette folle appréciation des choses qui fit qu'Esaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles : pour les joies de nos péchés, nous ferions bon marché des joies du ciel.

Mais le péché n'est pas seulement une souillure qui tache, dépare et défraîchit le vêtement de grâce reçu au baptême et nous interdit la salle d'un festin ouverte seulement à ceux qui portent la robe d'innocence ; il est encore une désobéissance, une insubordination, une révolte contre l'autorité la plus légitime, la plus sacrée, la plus haute : l'autorité de Dieu. C'est bien ainsi que le catéchisme définit le péché : une désobéissance à la loi de Dieu. Et de ce chef, comme toute infraction aux lois, il exige une sanction, *reatus pœnæ*, que les théologiens donnent comme le deuxième effet du péché.

Et quelles sanctions ?

La foi nous les enseigne.

Elle nous enseigne que pour ce péché que nous appelons véniel, léger, pas bien grave ; pour ces inattentions désinvoltes vraiment volontaires dans nos prières, pour ces potins médisants peut-être inoffensifs sur le compte du prochain, pour ces vaines complaisances en soi-même, en son extérieur, en ses talents, en ses mérites, ou ces impatiences continuelles au gré de l'humeur ; pour ces fautes journalières dont nous ne faisons même pas cas, la foi nous enseigne qu'il y a un lieu de souffrances, le purgatoire, ou les âmes saintes achèvent d'acquitter leurs dettes, mais aussi de se purifier ; que ces souffrances, quel qu'en soit le genre, sont un vrai supplice ; que c'est faire œuvre de miséricorde de prier pour les défunts.

La foi nous enseigne que pour les péchés mortels, pour les manquements aux devoirs essentiels envers Dieu, les blasphèmes, la profanation du dimanche, l'abstention des sacrements, aussi bien et à plus forte raison que pour les péchés des sens ou les torts faits au prochain, pour ces péchés que tant de malheureux commettent de gaieté de cœur, la foi nous enseigne qu'il y a un lieu de souffrances, l'enfer, où les âmes pécheresses seront précipitées ; que ces souffrances, souffrances du feu, quels qu'en soient le mode, le caractère, le genre d'action sur l'âme, sont un effrayant supplice, *supplicium ;* que les âmes qui y sont jetées n'en sortent jamais, jamais : *supplicium æternum.*

La foi nous enseigne que pour un seul de ces péchés l'enfer existe. Sans doute, pour nous, ignorants et faibles, Dieu bon, patient, miséricordieux, le plus souvent attend. Il n'est pas le chef impitoyable qui guette la première incartade de son subordonné pour le mettre immédiatement aux arrêts de rigueur. Nous savons même qu'il nous pardonne, qu'il nous pardonne encore, qu'il nous pardonne toujours. Mais n'oublions pas, puisque nous voulons comprendre un peu le mal qu'est le péché, qu'il a puni de cet enfer pour un seul péché les anges révoltés.

Ici encore, prenons garde de nous laisser influencer par les idées courantes du monde, d'un monde qui s'étourdit et se rassure en se persuadant qu'il n'y a de péchés que les scandales, les attentats et les crimes, que le bon Dieu n'est pas si sévère, qu'il ne serait plus le bon Dieu, mais un dieu cruel, s'il laissait souffrir toujours, toujours. Oui, dans le monde, les idées d'expiation, d'enfer, surtout d'enfer éternel, ne sont pas à la mode. Et parfois des auditoires catholiques même trouvent inactuel, déplacé, exagéré que le prêtre se permette autre chose qu'une allusion discrète et nuancée à nos fins dernières, surtout à la mort et à l'enfer.

Mais il y a longtemps que S. Jean nous a recommandé de ne pas aimer le monde ni ce qui est du monde (I Jo., II, 13), ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit mondain. Car ce n'est pas le monde qui détient la vérité, mais celui qui possède les paroles de la vie éternelle. Ses paroles, a-t-il dit

lui-même, ne passeront pas : elles sont aussi vraies aujourd'hui qu'à l'époque de l'Evangile.

Et on n'exagère rien, on ne dramatise rien, on ne construit pas une géhenne fantaisiste pour épouvanter les âmes simples, quand on affirme sans plus que le péché, comme toute infraction aux lois, appelle une sanction, que la sanction du péché véniel est le purgatoire, que la sanction du péché mortel est l'enfer et un enfer éternel. On ne fait que rappeler des vérités vingt fois répétées solennellement par Notre-Seigneur dans l'Evangile. Ces vérités, il peut être pénible de les entendre, mais combien il serait plus dur de les expérimenter, si, ayant eu le malheur d'entrer dans notre éternité non revêtus de la grâce mais souillés du péché, nous allions subir le châtiment porté contre l'intrus du festin royal : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres du dehors ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

* *

Delicta quis intelligit? Qui donc comprend ce qu'est le péché? se demande avec étonnement le prophète.

Certes, il est difficile aux pauvres hommes que nous sommes de nous faire une idée exacte de la perversité du péché en lui-même, surtout de nous en faire autre chose qu'une idée abstraite, de nous en faire une idée-force qui nous freine sur la pente du mal à l'heure de la tentation. C'est si peu ce que notre intelligence, même éclairée par la foi, entrevoit du bon Dieu, de sa sainteté, de sa bonté, de sa justice, et notre cœur est si lent à s'en émouvoir! Dans ces conditions, ne sommes-nous pas comme de petits enfants qu'il faut pardonner parce qu'ils ne comprennent pas et n'est-ce pas à ce titre que Notre-Seigneur lui-même nous excusait près de son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font »?

Mais ce qui rend pathétique la demande du prophète : « *Delicta quis intelligit?* Qui donc comprend le péché? » c'est que les conséquences épouvantables elles-mêmes du péché, cette exclusion du ciel et cette condamnation à l'enfer laissent beaucoup d'hommes insensibles. Il y va de nos intérêts les plus graves, de tout l'au-delà éternel d'une vie fugitive, d'un bonheur ou d'un malheur incommuable et sans fin, et nous ne comprenons pas. « Mystère, mystère! » s'écriait S. Thomas d'Aquin lui-même, peut-être le plus grand génie de l'humanité, devant l'insouciance et l'insensibilité, devant l'imperméabilité des âmes aux plus graves réflexions.

Heureusement que, face à ce mystère de l'insensibilité humaine, il y a le mystère de la miséricorde divine, de la miséricorde toujours prête, jamais à bout, plus vaste que les océans et plus étendue que le ciel, la miséricorde qui est le fond même de Dieu, puisque Dieu est amour et que son amour pour nous ne peut être que l'amour miséricordieux!

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XIV

S. CASIMIR : LE RENONCEMENT

Mes frères,

Lorsqu'on parle d'un saint plus spécialement prédestiné à servir de modèle à l'adolescence, la pensée se porte aussitôt sur Louis de Gonzague, que l'on appelait, dès son vivant, « l'angélique jeune homme. » Rien de plus juste et nous y contredirons d'autant moins que les Souverains Pontifes eux-mêmes l'ont proclamé le protecteur de la jeunesse. Toutefois ce ne sera pas nuire à la gloire de S. Louis que de faire observer qu'il n'a pas été le seul de son âge à se sanctifier héroïquement. Ce que Stanislas Kostka et lui-même ont réalisé en entrant dans la vie religieuse, c'est-à-dire l'élévation de leur âme vers Dieu, d'autres y sont parvenus également en demeurant dans leur situation sociale primitive; ils peuvent donc, eux aussi, être proposés en exemple aux jeunes gens pieux qui n'ont pas été appelés à vivre dans les cloîtres. Nous n'en voulons aujourd'hui comme preuve que l'histoire de S. Casimir.

I

Fils d'Elisabeth d'Autriche et d'un roi de Pologne dont on lui donna le nom au baptême, Casimir trouva dans son berceau toutes les perspectives du bonheur terrestre. Quel destin, en effet, aurait pu paraître plus enviable que celui de cet enfant né dans la pourpre et destiné à régner plus tard sur une nation un peu turbulente sans doute, mais aussi vaillante que fidèle et généreuse? Rien, du reste, ne fut négligé pour le mettre à la hauteur de la souveraineté qui devait lui échoir un jour — au moins le croyait-on. Tout petit enfant encore, il commença à être entouré des maîtres les plus éminents de son pays et de son époque. Ceux-ci s'appliquèrent, sans doute, à développer en lui toutes les richesses de l'intelligence et toutes les noblesses du cœur. Mais ils tinrent surtout, et ce fut le bonheur de l'enfant, à lui façonner une âme droite et saintement chrétienne. Dieu veuille que les parents et les professeurs, de nos jours, en reviennent à comprendre, ainsi qu'on le faisait alors, que la foi est la science suprême, que la préparation de l'éternité bienheureuse prime le souci des carrières temporelles et qu'il ne sert de rien à un enfant de s'apprêter à conquérir les fortunes ou les honneurs du monde si son âme immortelle est compromise à ce redoutable jeu.

De très bonne heure, Casimir se montra digne des hautes leçons qu'il recevait. Il n'aurait pas été de sang royal et de sang polonais s'il n'avait pas senti bouillonner en lui ces énergies fougueuses qui, bien dirigées, amènent à l'accomplissement des œuvres éclatantes, mais qui trop souvent n'aboutissent qu'au gaspillage de l'adolescence

dans le tumulte des passions. Pour vaincre le péril, l'ardent jeune homme eut le courage de se plier, de lui-même, aux disciplines les plus austères. Il ne redoutait ni le cilice ni les jeûnes. Tandis que son entourage pensait qu'il se reposait mollement sur le lit somptueux de sa chambre, il couchait sur la terre nue. Il alla même quelquefois jusqu'à s'échapper du palais paternel, pour passer de longues et froides nuits prosterné sur le seuil d'une église fermée.

Une piété profonde et bien raisonnée décuplait la valeur de ses sacrifices. La méditation des douleurs de Jésus au Calvaire, l'assistance attentive et émue aux saints mystères de la messe comptaient parmi ses dévotions préférées, et il apportait un tel zèle à leur accomplissement que, plus d'une fois, il apparut aux assistants comme hors de lui-même et ravi dans l'extase.

Cependant, cet adolescent si pieux savait bien que l'action doit, en principe, se joindre à la prière. A première vue, peu de perspectives de dévouement lui apparaissaient, car il n'était pas encore à l'âge où l'homme devient maître de ses initiatives, et les princes, plus que les autres, sont, pour des raisons d'Etat faciles à comprendre, sous l'étroite sujétion de leurs pères. Mais s'il ne pouvait disposer pour la gloire de Dieu ni des trésors publics ni de la puissance dominatrice, un moyen d'apostolat lui restait : la douce et filiale influence que ses vertus lui avaient acquise auprès du roi.

Un grave danger menaçait à cette époque la croyante Pologne : c'était le schisme ruthène, qui menaçait d'envahir le pays et de le séparer de la communion romaine. A force de conversations intimes, Casimir persuada le souverain du péril. Il obtint la promulgation d'une loi qui restreindrait la propagande hétérodoxe par l'interdiction de construire de nouveaux temples schismatiques et même de réparer les anciens. De la sorte, faute de lieux de réunion, la diffusion de l'erreur s'atténuerait et finirait à la longue par s'éteindre, sans que l'on ait besoin de recourir aux mesures de répression violente. Le jeune magnat faisait ainsi preuve d'une diplomatie avisée et d'une douce sagesse chrétienne.

Cette préoccupation de maintenir l'intégrité de la foi ne l'empêchait nullement, d'ailleurs, d'accomplir des merveilles de charité privée, en assistant les pauvres, en soulageant les opprimés, en venant au secours de toutes les misères. Une modestie parfaite, une pureté sans tache ajoutaient encore aux charmes de ses vertus.

Mais cette âme innocente ne devait pas rester longtemps sur notre terre trop souillée. Une maladie lente commença à miner sourdement le jeune prince. En vain les médecins essayèrent-ils de le traiter par les méthodes alors en usage et qui maintenant nous paraissent si extravagantes. Parmi leurs recommandations bizarres, il en était qui ne cadraient pas avec les préceptes d'une morale rigide. Casimir, dès lors, ne voulut rien entendre. il préférait la mort à la moindre faute. Le ciel, d'ailleurs, l'avait averti que sa fin était proche. Autour de son chevet d'agonie, il assembla des religieux et des prêtres qui bercèrent ses derniers instants par le chant consolateur des psaumes. Et quand sonna l'heure qui lui avait été prédite, le prince Casimir de Pologne s'envola vers le ciel où une splendide couronne l'attendait.

Les peuples pleurèrent sur sa dépouille, car ils perdaient l'espoir de voir régner sur eux un souverain qui eût été un père. Mais, du haut du ciel, Casimir ne tarda pas à témoigner qu'il ne perdait pas de vue ni ses compatriotes ni ses amis. Dès que son corps eut été enseveli, les prodiges commencèrent à fleurir autour de sa tombe. Un jour, on apporta près de son sépulcre le cadavre d'une jeune fille, et le corps inanimé se redressa aussitôt plein de vie, comme autrefois celui de la fille de Jaïre. D'autres fois, ce furent des processions d'infirmes qui vinrent implorer l'intercession du fidèle disciple de Jésus, et des aveugles recouvrèrent la vue, des boiteux se mirent à marcher, des malades de toutes sortes eurent la joie de se sentir guéris. Enfin, tandis que la petite armée de sa patrie allait être écrasée par un adversaire bien supérieur en nombre, une apparition du saint dans les airs mit en déroute les ennemis épouvantés et ramena la victoire sous les drapeaux polonais. Quoi d'étonnant, après tant de preuves de sainteté, que le pape Léon X ait décidé de procéder à la canonisation de Casimir ?

II

Un jour, Notre-Seigneur avait rencontré sur sa route un jeune homme dont l'âme était pure et la volonté droite. Celui-ci lui avait demandé : « Maître, que faut-il faire pour être sauvé ? » Le Christ, dans un sourire, lui avait répondu : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as et donnes-en le prix aux pauvres. » Mais l'adolescent, dit l'Evangile, s'en alla tout triste, parce qu'il possédait de grands biens.

Nous nous trouvons aujourd'hui en présence d'une conduite tout opposée. Casimir, lui aussi, possédait une fortune immense. Il avait même plus que cela. Il pouvait, sans cesser d'être chrétien, aspirer aux dignités les plus hautes et à toutes les jouissances du pouvoir. Il aurait même l'existence normale des princes catholiques de ce temps, qui allaient chaque matin entendre la sainte messe et récitaient l'office divin avant de se livrer aux occupations de leur charge. Sa mémoire eût été honorée à l'égal de celle de tant d'autres rois qui ont laissé de bons souvenirs dans les nations qu'ils ont gouvernées. Mais cet idéal médiocre ne suffisait pas à une telle âme. Immédiatement l'héritier présomptif du trône apprécia à leur valeur réelle les vanités et les ambitions d'ici-bas et son parti fut bientôt pris.

Savez-vous ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans ses résolutions d'ascétisme? C'est qu'elles furent décidées dès l'aube de sa jeune vie. La

jeunesse, en effet, est une période particulièrement difficile. L'être humain qui commence à s'épanouir possède une exubérante puissance, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Parce qu'il ne s'est pas encore heurté à beaucoup d'obstacles, il ne soupçonne même pas les meurtrissures qui l'attendent dans le rude combat de la vie. Il s'en va facilement à l'aventure, parce que, dans son cœur naïf, il porte tout un monde et tout un ciel bleu. Ce qu'il y a de surprenant, de providentiel, c'est que, de temps à autre, un adolescent à qui tout sourit ait la sagesse prématurée et la force vraiment divine de comprendre le néant de la terre et d'entrer dans le chemin de la croix. Cela suppose une réflexion, une vertu dont nous avons maintenant quelque peine à nous rendre compte, nous qui, vieillis déjà et courbés sous le poids des déceptions, aurions au contraire tendance à voir dans la religion une consolation à nos épreuves.

Celui qui s'est totalement offert à Dieu dès son printemps a présenté au Seigneur un don infiniment plus magnifique que ceux qui ne lui consacrent que les débris de leur existence et les ruines de leurs illusions. Cela ne veut pas dire que la conversion et la sainteté ne soient pas excellentes à toute époque de la vie. Il n'est jamais trop tard pour bien faire, et le bon Pasteur sera toujours heureux, dans sa tendresse miséricordieuse, d'accueillir les brebis égarées qui reviennent au bercail, alors même qu'elles se présenteraient à ce crépuscule qu'on appelle la vieillesse, au milieu de ces frimas qui sont les préludes de la mort. Mais, lorsqu'il s'agit de se décider à la sainteté, le plus tôt est toujours le meilleur.

Parents chrétiens qui m'écoutez, mettez cet enseignement à profit, d'abord pour vos propres âmes, mais aussi pour celles des enfants que vous avez la charge d'élever. N'est-il pas exact que le monde moderne vous fait trop souvent entendre des maximes d'éducation comme celles-ci : « Il faut que jeunesse se passe. — La jeunesse n'a qu'un temps. — On s'assagit toujours assez vite » ? Autant de mots, autant de blasphèmes. Oui, il faut que jeunesse se passe, mais il faut qu'elle se passe pieusement, car il n'est nulle part écrit, dans les Livres saints, que les premières années de la vie sont exemptées des devoirs qui s'imposent à tous, à partir de l'âge de raison. Et c'est précisément parce que la jeunesse n'a qu'un temps — et un temps dont Dieu nous demandera compte — que ce temps doit être employé à se rapprocher du but suprême.

Quant à s'assagir assez vite, méfions-nous de ce sophisme. Il est contredit par un proverbe très prudent qui annonce que « l'arbre tombera du côté où il penche. » Celui qui se sera livré éperdument à ses passions jusque vers sa trentième année, risquera fort de demeurer un être misérable et dégradé jusqu'à la fin de ses jours. Que vos fils et vos filles ne se rendent pas un compte exact de ces vérités essentielles : d'accord. Cela tient à leur inexpérience. Mais c'est à vous qu'incombe la lourde obligation de les éclairer, de les persuader et, s'il le faut, de les contraindre. « Quiconque, a dit l'Esprit-Saint, épargne les châtiments, hait son fils. » Méditez bien cette sentence.

Mais ne vous croyez pas quittes avec le souverain Juge parce que vous aurez appris à vos enfants la doctrine du renoncement nécessaire. Une loi pareille s'impose à tous. Et vous devez interroger votre conscience pour savoir si vous-mêmes avez la force de sacrifier, dans votre existence, tout ce qui n'y serait pas absolument conforme à la volonté de Dieu. L'essence même du christianisme, c'est ce renoncement dont nous parlons, et qui consiste à vouloir abdiquer les jouissances éphémères, pour viser plus haut que ce monde et pour acquérir ces mérites qui nous valent l'amour de Dieu. Le véritable disciple du Christ doit prendre sa croix pour suivre son Maître. Or l'une des croix les plus méritoires est celle de l'abnégation totale aux attirances passagères qui se multiplient autour de nous.

Le péché de nos premiers parents nous a assujettis à cette triple concupiscence dont parlent les théologiens et qui se manifeste pratiquement par les innombrables désirs, toujours vulgaires, souvent coupables, qui nous assaillent constamment. Nous voulons paraître, nous voulons vaincre, nous voulons jouir : c'est dans l'ordre de notre nature déchue. Mais nous sommes tenus de nous souvenir que plus nous accorderons à nos passions, moins nous nous rendrons dignes des rémunérations de l'au-delà, et moins nous nous rendrons agréables au Seigneur qui nous aime tant. La simple expérience de chaque jour devrait nous apprendre le néant des vanités si fragiles et des voluptés si tôt évanouies.

La doctrine de Notre-Seigneur doit nous encourager à mettre en pratique les leçons de la simple sagesse humaine. Il y a cependant une différence : de simples philosophes du paganisme, ceux que l'on nommait les stoïciens, avaient déjà pris pour devise : « *Abstine, sustine.* » Leur rêve fut vain, parce qu'il manquait de but. A quoi bon se priver, si ce n'est que par exagération de prudence et si, au fond, cela ne doit servir à rien ? Mais heureusement, nous autres, chrétiens, nous connaissons mieux les vérités supérieures. Nous savons que chacune de nos souffrances sera reconnue, que chacun de nos mérites sera compté, que chacun de nos sacrifices sera compensé dans l'autre vie par un degré supérieur d'union avec le Dieu qui est notre terme et notre tout.

Le renoncement en vue de Dieu : voilà le but où nous devons tendre, voilà l'idéal qui fortifiera nos âmes. Si nous voulons plus tard participer aux triomphes du Christ vainqueur, habituons-nous, dès maintenant, à imiter le divin Maître qui mourut volontairement, dépouillé de tout, sur le gibet.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

IV

Mars

LA VRAIE DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Le temps du Carême, dans lequel nous venons d'entrer, nous invite à la réflexion et à la pénitence.

L'heure est donc bien choisie d'envisager le sérieux de la dévotion au Sacré-Cœur.

Par les réserves infinies de miséricorde qu'elle nous révèle dans le Cœur de Jésus, par « la grande promesse » de la grâce finale de pénitence pour la neuvaine de communions des premiers vendredis du mois, par tant de témoignages authentiques de l'histoire des âmes, la dévotion au Sacré-Cœur s'inscrit au nombre des signes de prédestination et prend place parmi les gages assurés du ciel.

Nous sommes bien fondés à redire au Sacré-Cœur les invocations des litanies et l'oraison jaculatoire popularisée sous Pie X : « Cœur de Jésus, salut de ceux qui espèrent en vous, ayez pitié de nous ; Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent en vous, ayez pitié de nous ; Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous ! »

Mais n'y a-t-il pas danger pour certaines âmes de prendre le change, de voir là une recette de salut qui dispense des renoncements de la vie chrétienne, de tomber en un mot dans cette « dévotion présomptueuse que le Bienh. de Montfort flagelle avec la violence d'une sainte colère quand il l'invective d'*illusion du diable*, de *présomption diabolique*, d'*horrible sacrilège* ? [1]

Il importe donc de mettre bien en lumière cet aspect de la dévotion authentique au Sacré-Cœur, sous lequel elle nous apparaît vraie vie chrétienne, par le renoncement au péché et à soi-même et par l'imitation des vertus de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce... et qu'il me suive. » (Matth., xvi, 24).

I. — *Qu'il se renonce*

Evidemment, on peut être sincèrement dévot au Sacré-Cœur et succomber quand même quelquefois à la tentation.

Certes, en développant dans nos cœurs l'amour de Dieu et en nous méritant des grâces particulières, la dévotion au Sacré-Cœur nous défend contre le péché. Aussi pouvons-nous saluer le Cœur de Jésus comme « une ville de refuge ».

Mais pas davantage que les plus saintes dévotions et les sacrements eux-mêmes, elle ne nous immunise du mal et ne nous confirme dans la grâce. Aussi avons-nous raison d'y voir une espérance légitime de relèvement dans nos défaillances possibles.

Néanmoins, pour que nous puissions avoir cette espérance, encore faut-il que notre dévotion au Sacré-Cœur, sans entraîner nécessairement la préservation de tout péché même grave, s'accompagne chez nous de la ferme volonté d'éviter le péché et de nous faire violence, ou mieux, qu'elle contienne cet état d'âme. Autrement, nous n'aurions que les dehors de la dévotion au Sacré-Cœur : son masque, ses attitudes, ses gestes, mais non pas l'âme qui est l'amour.

Or l'amour s'interdit tout ce qui peut contrister l'être aimé ; il rend inquiet au plus léger nuage qui passe sur son front ; il met dans la crainte de lui déplaire.

Comment donc la véritable dévotion au Sacré-Cœur, qui est essentiellement amour, ne nous établirait-elle pas dans la ferme résolution et dans la disposition habituelle de ne pas offenser Dieu ?

Il n'y a même là qu'amour élémentaire, comme nous le dit l'Ecriture : « *Timor Domini initium dilectionis est.* La crainte du Seigneur — la crainte filiale de l'offenser — est le commencement de l'amour. » (Eccli., xxv, 14).

Non plus le côté négatif de cet amour, mais son côté positif, sa tendance innée, son dynamisme intérieur, c'est de nous unir de pensée, de cœur, de vie à Notre-Seigneur, en un mot, de nous pousser à sa suite dans la pratique des vertus.

II. — *Qu'il me suive*

Sans doute le Cœur de Jésus est l'abîme de toutes les vertus : *virtutum omnium abyssus.*

Pourtant n'est-il pas remarquable que de toutes les vertus de son cœur et de tous les gestes de sa vie, ce soit sa vertu d'humilité que Notre-Seigneur nous ait donnée en leçon et en exemple ? Il a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » (Matth., xi, 29) ; il a déclaré, après avoir lavé les pieds de ses disciples : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme je vous ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes. » (Jo., xiii, 15). Et le livre sublime de l'*Imitation de Jésus-Christ* ne commence-t-il pas justement par les enseignements de l'humilité ?

Serait-ce donc là le tout de l'invitation du Cœur de Jésus ?

Pratiquement oui !

Sans doute, la charité est la reine des vertus et son règne n'aura pas de fin ; sans doute, la foi, l'espérance, l'amour marchent en tête de leur cortège, puisqu'ils nous unissent immédiatement à Dieu ; sans doute, nos Livres Saints, qui font tout tenir dans cette citation à l'honneur : « C'était un homme juste, » placent bien haut la justice qui résume tous nos devoirs.

Mais c'est à cette petite vertu d'humilité qu'il appartient de commencer ce grand œuvre : de nous déblayer de cet orgueil qui fait le fond de notre nature viciée et empêche le don et l'action indispensables de la grâce divine, de laisser le champ libre à l'envahissement de l'amour [1], comme le décrit Ruysbroeck avec son lyrisme

[1] *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, nos 97-100.

[1] Voir S. Thomas, *Somme Théol.*, IIa-IIae, q. 161, a. 5.

admirable : « Quand le juste réside au fond de sa pauvreté, contemplant en lui le néant, l'impuissance ; quand il s'aperçoit profondément incapable de progrès, de persévérance ; quand il voit la multitude de ses négligences et de ses défauts, il creuse la vallée de l'humilité. Prosterné dans sa misère, reconnaissant sa détresse, il l'étale en gémissant devant la miséricorde du Seigneur, il contemple la hauteur du ciel et sa petitesse à lui. La vallée devient profonde... C'est pourquoi le Christ-Soleil, du haut de son midi, lance dans le fond de cet humble mille feux et mille splendeurs. Il est incapable de n'être pas touché ; aussi sa libéralité ne se contient pas ; elle coule, elle s'épanche, car l'âme possède alors l'aptitude à recevoir. C'est pourquoi elle est illustrée par la grâce, embrasée par l'amour. »

* *

L'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour. A travers toutes les autres pratiques, il faut revenir à ce point central. Mais n'oublions pas ce qu'écrivait celui qu'on a nommé l'Evangéliste du Sacré-Cœur, S. Jean : « Mes petits enfants, n'aimons pas de parole et de langue, mais en action et en vérité. » (I Jo., III, 18). Et nous reconnaîtrons que la dévotion au Sacré-Cœur s'épanouit nécessairement dans une véritable vie chrétienne à base de renoncement et d'humilité.

Illustrons d'un exemple contemporain cette sérieuse intelligence du culte du Sacré-Cœur.

Sainte Madeleine-Sophie Barat, la fondatrice des Dames du Sacré-Cœur, se faisait une idée juste de la vraie dévotion au Sacré-Cœur quand elle écrivait dans ses notes : « Nous mentirions à l'Eglise et au Saint-Esprit si nous ne présentions pas en nous les vertus qui ont caractérisé ce divin Cœur. Il faut donc que l'*humilité*, la *douceur* deviennent nos vertus, qu'elles soient profondément gravées dans nos âmes et passent pour ainsi dire dans nos veines. Jamais nous ne remplirons les desseins du Cœur de Jésus, jamais nous ne nous unirons à lui en toute plénitude, au degré qu'il désire, si nous n'avons profondément dans le cœur l'amour, l'attrait et la pratique de l'humilité. Ah ! que je voudrais l'y voir gravée avec un stylet de fer rougi au feu ! »

Toute son histoire témoigne que ces principes inspiraient sa vie. Qu'il suffise de citer ce trait entre autres : En 1842, elle eut avec Mgr Affre des rapports pénibles. Prévenu par de faux rapports, le prélat lui écrivit des lettres dures. Il alla jusqu'à lui dire que les difficultés survenues avaient été permises par Dieu pour humilier une orgueilleuse. La Mère Barat, lisant ces lignes, conserva sa douce sérénité et se contenta de dire : « Ah ! il ne sait pas que l'humiliation est ce que j'aime le plus ! » Dès lors, ce supérieur lui devint doublement sacré ; on ne pouvait qu'en faire l'éloge devant elle. Cependant vint le jour de la vérité. Mgr Affre, détrompé, disait de celle qu'il avait méconnue : « C'est une vraie religieuse du Cœur humble et doux de notre Sauveur, qui n'a pas ouvert la bouche pour se défendre et se disculper. »

C'est dans cet état d'esprit de renoncement, dans l'imitation des vertus du Cœur de Jésus, dans la pratique de l'humilité, que nous témoignerons surtout notre amour au Sacré-Cœur, pendant cette sainte période du Carême. Ainsi soit-il.

DOUZE CHEMINS DE CROIX

V

Pour apprendre la patience et la résignation

La souffrance est entrée dans le monde par le péché : elle en a été la punition. Mais depuis que le Sauveur l'a prise pour lui, il l'a transformée, ennoblie, divinisée. Elle est en apparence un mal, quelquefois un grand mal, et cependant pour ceux qui aiment Dieu elle devient un bien, un très grand bien. Jésus lui a donné une vertu rédemptrice, sanctificatrice ; il en a fait un grand moyen de zèle et d'apostolat. Suivons donc ce Sauveur souffrant et mourant, pour nous apprendre à bien souffrir.

PREMIERE STATION

JÉSUS MALTRAITÉ ET CONDAMNÉ

Jésus a commencé sa passion par l'endurance spontanée, empressée et généreuse de tous les genres de souffrances du cœur et du corps : l'agonie, la trahison, l'abandon, les liens, les brutalités, les soufflets, les injures, les crachats, les accusations, la condamnation par le Sanhédrin, le reniement de Pierre, les mauvais traitements de la soldatesque jusqu'au matin, la dérision chez Hérode, la rage des ennemis au prétoire, les cris de mort de la foule trompée, les accusations, la flagellation, les hommages dérisoires de la cohorte de soldats qui, l'un après l'autre, le frappent et lui crachent au visage, le couronnement d'épines, la condamnation au supplice de la croix par Pilate.

Il savait d'avance tout ce qu'on lui ferait endurer, et il est néanmoins allé lui-même à la rencontre de ses bourreaux ; il a tout souffert sans proférer aucune plainte, sans faire un mouvement pour se défendre ; il ne s'est pas servi de sa toute-puissance pour se délivrer ou même pour diminuer sa souffrance : il a voulu souffrir.

Et nous, quelle idée avons-nous de la souffrance et comment nous comportons-nous avec elle ?

DEUXIEME STATION

JÉSUS PREND LA LOURDE CROIX SUR SES ÉPAULES MEURTRIES

En sortant du prétoire, Jésus trouve dans la cour la croix préparée ; elle sera pour lui l'instrument d'atroces tortures. Pourtant il la prend sur ses épaules et la porte lui-même vers le lieu du supplice. A nous aussi Dieu a préparé des croix à porter tout le long du chemin de la vie, parce que la souffrance nous est bonne. Elle détache du péché et le fait réparer, elle fait avancer dans la voie royale du saint amour, elle nous est un moyen de faire beaucoup de bien aux autres.

Eh bien ! cette croix, nous la fuyons de toutes nos forces ; si elle tombe sur nous, nous la rejetons, et si nous ne pouvons nous en défaire, nous

nous plaignons amèrement, nous murmurons, nous blasphémons, nous nous décourageons. Nous ne ressemblons guère à notre divin modèle portant sa croix ; nous ne comprenons guère notre devoir et notre intérêt.

TROISIEME STATION

JÉSUS TOMBE SOUS LA CROIX, MAIS SE RELÈVE

La croix est lourde, le chemin est en pente, les soldats maltraitent Jésus pour hâter sa marche. Aussi il tombe la face contre terre, mais bien vite il se relève.

Les trois chutes du Sauveur allant au Calvaire étaient prévues et voulues. Le Sauveur, qui connaissait la fragilité de l'humaine nature, les difficultés qu'elle rencontre, les tentations qui la poussent, prévoyait que la plupart des hommes tomberaient dans leurs épreuves ou dans leurs tentations. Par ses chutes répétées il a voulu nous apprendre à ne pas nous décourager si nous tombons et à nous relever courageusement.

Le découragement dans la souffrance et dans la lutte est un mal bien plus grand que le mal qui le cause. Ne nous y laissons jamais aller.

QUATRIEME STATION

MARIE ASSOCIÉE A JÉSUS SOUFFRANT

La vue de sa mère souverainement affligée fut pour Jésus sa plus grande peine sensible pendant sa passion. Il voulut néanmoins l'avoir près de lui pour être en même temps soutenu, consolé par la vue de sa parfaite résignation, de sa conformité absolue à la volonté de Dieu, pour l'associer à son œuvre rédemptrice en unissant son martyre au sien et pour en faire ensuite la consolatrice, l'inspiratrice et l'aide de tous ceux qui luttent et qui souffrent.

Apprenons donc de Marie à nous mettre à la suite de Jésus montant au Calvaire, à nous faire ses associés dans l'œuvre du salut des âmes par la croix, à accepter généreusement les plus grands sacrifices si Dieu nous les demande. Et si quelquefois l'épreuve nous parait trop dure, appelons auprès de nous Celle que l'Eglise appelle le secours des chrétiens et la consolatrice des affligés.

CINQUIEME STATION

JÉSUS N'A PERSONNE POUR L'AIDER DE BON CŒUR A PORTER SA CROIX

Une des grandes peines de Jésus montant au Calvaire fut de se voir rejeté, abandonné de tous, à ce point qu'on fut obligé de forcer un étranger qui passait à lui prêter secours pour porter sa croix. Il a voulu goûter cette amertume pour nous apprendre et nous aider à la supporter si un jour ou l'autre nous avons à la subir, comme cela arrive à plusieurs.

Hélas ! nous aurons peut-être nous-mêmes dans les revers, dans la maladie, par suite de nos fautes ou sans l'avoir mérité, occasion de nous sentir délaissés. Que Jésus alors soit lui-même notre bon Cyrénéen. Appelons-le pour pouvoir avec sa grâce pratiquer la patience et la résignation.

SIXIEME STATION

UNE FEMME CEPENDANT ESSUIE LA FACE SOUILLÉE DE JÉSUS

Contemplons les acteurs de cette scène. Nous voyons les ennemis de Jésus qui lancent la boue et les crachats, des forcenés qui insultent et ricanent, des indifférents qui haussent les épaules, des timides qui intérieurement blâment les méchants et plaignent le patient, mais qui ont bien peur de le laisser voir, Véronique qui a pitié et qui le montre, et enfin Jésus qui souffre, patiente, pardonne, a pitié des coupables et prie pour eux.

Qui a le beau rôle ? Pas les ennemis de Jésus : leur triomphe sera court, et après, malheur à eux ! pas ceux qui ricanent : ils ne riront pas longtemps ; pas les indifférents : ce sont des sans-cœur ; pas les timides qui se cachent : ce sont des lâches. Mais louable et méritoire est l'action de Véronique. Aussi elle en fut récompensée par le miracle bien connu.

Mais qui a le plus beau rôle ? C'est Jésus, qui souffre, supporte, pardonne, a pitié de ceux qui ont des torts à son égard et qui prie pour eux. Voilà la perfection de la patience : ne pas se contenter de supporter, mais avoir pitié sincèrement de ceux par qui l'on souffre.

SEPTIEME STATION

SECONDE CHUTE DE JÉSUS

Ce qui causa cette seconde chute du Sauveur, ce fut moins sa faiblesse et sa fatigue que la grande peine de son cœur en se voyant rejeté de Jérusalem, sa cité chérie, et envoyé par elle à la mort. Il l'avait tant aimée, Jérusalem, il l'avait visitée tant de fois, il avait tant de fois voulu rassembler ses enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes !

Ah ! voilà bien l'occasion de la patience la plus méritoire : souffrir de la part de ceux qu'on a le plus aimés et à qui on a fait le plus de bien. C'est dur, on en souffre un instant, mais comme Jésus on reprend force et générosité, on patiente et on pardonne.

HUITIEME STATION

JÉSUS NOUS FAIT CONNAÎTRE CEUX QU'IL FAUT PLAINDRE

Jésus, voyant des femmes compatissantes pleurer sur lui, leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants. » Ce n'est pas de ceux qui souffrent injustement et avec amour qu'il faut avoir compassion, mais de ceux qui les font souffrir. C'est ce que nous apprend cette parole : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. » Ce ne sont pas les martyrs qu'il faut plaindre, mais leurs bourreaux. Oh ! la bonne, l'enviable souffrance, que celle qu'on endure pour faire plaisir à Jésus et pour lui rester fidèle !

NEUVIEME STATION

LA SUPRÊME ANGOISSE : TROISIÈME CHUTE

Ce qui fit éprouver à Jésus cette faiblesse, ce fut la vue, à quelques pas devant lui, du lieu où il allait être torturé, immolé. Cette faiblesse est bien dans notre nature, car de tous les maux qui nous menacent, la mort est celui qui nous effraie le plus et nous inspire le plus d'horreur.

Jésus a éprouvé cette faiblesse, mais il sut la vaincre et achever généreusement son immolation.

Faisons comme lui, car si mourir est le plus dur sacrifice, c'est aussi le plus beau et le plus méritoire. Il est permis d'éprouver quelque crainte, quelque répugnance au moment de le faire, mais éclai-

rés par la foi et animés par l'amour, nous pourrons nous offrir courageusement et même joyeusement au glaive du sacrificateur.

DIXIEME STATION

ON ARRACHE VIOLEMMENT LES HABITS DE JÉSUS

Si on met la mort à part, les maux qui répugnent le plus à l'homme sont la pauvreté, la souffrance et les humiliations. Jésus, dépouillé de ses habits, souffrit ces trois maux au Calvaire. Pauvreté : il ne lui reste absolument rien des biens d'ici-bas ; souffrance : en lui arrachant ses habits, on rouvrit toutes les plaies de la flagellation ; humiliation : quelle honte de se voir sans aucun vêtement devant ses ennemis qui raillent et qui insultent !

Il souffre tout cela bien volontairement : il ne tiendrait qu'à lui de se délivrer de tous ces maux, et il souffre patiemment, sans se plaindre, sans dire un mot. Il n'a du reste aucune attache aux faux biens dont ces trois maux sont la privation.

Voilà une bonne leçon pour nous. Si au moins nous savions en profiter !

ONZIEME STATION

LE CRUCIFIEMENT : AFFREUSE TORTURE

Etre crucifié, suspendu par les plaies que font les clous qui traversent les mains et les pieds, c'est épouvantable ; c'est la perte absolue de la liberté, de l'activité ; c'est la souffrance atroce ; c'est encore l'humiliation et l'impossibilité de se soulager en rien, c'est pire que la mort. Jésus endure ce supplice pendant trois longues heures ; et il souffre plus encore dans son cœur que dans son corps : tous les péchés des hommes l'attristent.

Pourtant il ne se plaint pas, il prie pour ses ennemis, leur promet même le ciel si, comme le bon larron, ils se convertissent.

Oh ! le bel exemple à proposer à ceux qui pleurent et à ceux qui souffrent ! Qu'ils disent donc à Jésus : « Seigneur Jésus, je suis sur la croix avec vous. Puisque vous y êtes par amour pour moi, je veux bien y être par amour pour vous. »

DOUZIEME STATION

LA MORT SUR LA CROIX

Ce fut affreux pour Jésus, semble-t-il, de mourir sur une croix exécré, maudit, abandonné même de son Père qui le voyait chargé des péchés des hommes, torturé dans tout son corps, l'âme plongée dans une mer de douleur. Or il accepte cette mort : il meurt victime volontaire, victime aimante, victime généreuse ; il meurt pour tous, même pour ses ennemis et ses bourreaux.

Quel bel exemple encore pour nous ! Préparons-nous donc à faire nous-mêmes généreusement notre dernier sacrifice : celui d'une mort plus ou moins douloureuse. Ce sera notre plus bel acte d'amour, qui, s'il est bien fait, pourra nous faire monter aussitôt au ciel et nous faire mériter plus que pendant toute notre vie.

TREIZIEME STATION

LA RÉSIGNATION SUR LES CADAVRES

Quand on est mort, on n'a plus à pratiquer la résignation pour ce qui se passe ensuite. Mais nous pouvons et devons la pratiquer à l'avance, en prévoyant la mort et tout ce qui doit la suivre. Acceptons donc dès maintenant, en esprit d'expiation et avec amour, pour notre corps, le coup qui en fera un cadavre affreux et repoussant, destiné à la pourriture et aux vers.

Pratiquons aussi cette résignation quand nous avons à pleurer sur les cadavres de nos parents, de ceux que nous aimons. Et pour nous rendre cette résignation possible et douce, au-dessus du lit de parade où repose un cadavre, regardons vers le ciel et pensons à l'au-revoir prochain dans un monde meilleur.

QUATORZIEME STATION

LA RÉSIGNATION SUR LES TOMBEAUX

Jésus a voulu passer par le tombeau pour nous en diminuer l'horreur. Son corps y fut placé avec respect par Joseph d'Arimathie et Nicodème.

Les tombes qui s'ouvrent et se referment sont souvent le théâtre de douleurs inconsolables et même de tragiques désespoirs. On comprend ces sentiments aux enterrements sans croix, sans prières, sans Dieu, où l'on jette dans la terre les restes mortels d'un homme comme on ferait des dépouilles d'un vil animal.

Mais nous, chrétiens, après avoir vu Jésus passer par la tombe pour ressusciter glorieux et monter ensuite au ciel, nous ne faisons pas sans tristesse au cimetière les derniers adieux, mais nous ne les faisons pas non plus sans consolation, ni sans espérance, ni sans acceptation amoureuse de la volonté de Dieu.

Oui, ô mon Dieu, vous êtes bon même quand vous semblez nous frapper et nous blesser au cœur. Vous ne séparez que pour mieux réunir.

VI

Pour se mettre en garde contre l'impiété

Notre époque se distingue par trois grands scandales qui entraînent la masse des hommes : scandale de l'impiété et du blasphème, scandale des mauvaises mœurs, scandale de la course effrénée à la richesse.

Faisons trois Chemins de croix pour nous mettre en garde contre ces fautes qui offensent tant le bon Dieu et perdent tant d'âmes.

Aujourd'hui suivons Jésus conduit au Calvaire par les impies.

PREMIERE STATION

CONDAMNATION A MORT ARRACHÉE A PILATE

Au prétoire, les ennemis de Jésus l'entouraient comme un essaim d'abeilles en fureur ; ils criaient : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! » et le lâche Pilate céda.

Dans les siècles passés, il n'y avait que des individus isolés, ou du moins en petit nombre, qui osaient afficher l'athéisme, la haine de Dieu et de sa religion. Aujourd'hui, ce sont des multitudes, ce sont des nations qui officiellement renient le Christ et veulent mettre sa religion sainte au rebut. L'impiété triomphe, est aux honneurs, distribue les grâces et les faveurs ; dans beaucoup de pays, on traite comme des parias ceux qui veulent rester fidèles au Christ.

Au milieu de cette apostasie qui monte, serons-nous du nombre des renégats qui, par leur défection, prononceront l'arrêt de mort de Jésus dans

leur âme et dans les âmes des autres ? O Jésus, jamais, non, jamais, plutôt le martyre, plutôt la mort, plutôt mille morts !

DEUXIEME STATION

LA CROIX

Jérusalem, tu as préparé jadis la croix à ton Sauveur : « *Parasti crucem Salvatori tuo.* » Cette croix était l'instrument d'un horrible supplice. Néanmoins Jésus l'a acceptée, parce que par elle il voulait sauver le monde. Mais les impies, les athées, les laïcisateurs, les blasphémateurs qui le nient, qui l'outragent, qui lui font la guerre, sont pour lui et pour les siens une croix bien plus odieuse, plus pénible ; ils lui infligent, en la personne de ses enfants fidèles, spoliations, expulsions, oppressions, tracasseries et même parfois prison ou exil ; parfois même c'est encore le martyre, la mort, dans certains pays.

Que verrons-nous encore ici ? Dieu seul le sait ! Oh ! s'il faut prendre et supporter des croix pour rester fidèles à Jésus, prenons-les, acceptons-les généreusement, joyeusement, car la croix à la suite de Jésus mène au bonheur, à la gloire.

TROISIEME STATION

LA CHUTE

La première chute de Jésus sur le chemin du Calvaire fut bien douloureuse pour lui. Bien plus douloureuse est pour son cœur de Père la chute des siens, qui, en si grand nombre aujourd'hui, l'abandonnent et le renient, par lâcheté, par ambition, par cupidité, pour obtenir une place, une faveur, pour éviter un désagrément, une critique.

Oh ! combien plus noble et plus méritoire est la conduite de ceux qui bravent tout pour ne pas trahir leur Dieu et ne pas manquer à leur devoir !

Et nous, en face de la tentation, que ferons-nous ?... O Jésus, nous le jurons : avec votre grâce, nous aimerons mieux tout perdre, tout sacrifier que de passer à l'ennemi, et tout en blâmant la faute de ceux qui succombent à la tentation, nous aurons bien pitié d'eux et nous les aiderons à se relever.

QUATRIEME STATION

MARIE INTERVIENT

Marie se trouve sur le chemin du Calvaire pour coopérer à l'œuvre du salut du monde.

A notre époque travaillée et troublée, Dieu a jugé nécessaire de nous envoyer sa Mère pour nous avertir, nous soutenir et nous rappeler au devoir. Elle est apparue à Catherine Labouré, à La Salette, à Lourdes, à Pontmain, et elle a parlé, elle a pleuré, elle a prié et fait prier.

O Mère, vous nous apportez de grandes leçons, de grands encouragements, de salutaires avertissements. Vous nous avez montré le bras de Jésus levé pour frapper. Si on avait profité de votre avertissement, on aurait évité bien des malheurs et on éviterait les maux plus grands encore qui nous menacent pour l'avenir.

O Marie, pour ce qui nous regarde, faites que nous soyons plus sages, et si le déluge de maux que vous nous avez annoncé fond sur le monde, dans cette terrible épreuve soyez notre salut.

CINQUIEME STATION

LE CYRÉNÉEN, OU L'ENRÔLEMENT DES DÉFENSEURS

Il fallut forcer le Cyrénéen pour le décider à aider Jésus à porter sa croix.

Aujourd'hui, au milieu des attaques dirigées contre lui et son Eglise, Jésus semble dormir, ou plutôt il veut paraître impuissant à se défendre ; mais c'est pour donner occasion à ses amis fidèles de prendre en main sa cause et de s'enrôler dans les rangs de ses soldats pour la défense de son Eglise et des âmes. A mesure que l'armée du mal s'accroît et s'organise, l'armée des soldats du Christ doit elle aussi se recruter et préparer sa défense.

Catholiques, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants, faites-vous inscrire au nombre des dévoués défenseurs du Christ dans les associations créées dans ce but ; qu'il n'y ait parmi vous ni indifférents, ni lâches, ni traîtres.

SIXIEME STATION

VÉRONIQUE, OU LES AMES RÉPARATRICES

Jésus, dans sa passion, fut accablé d'outrages, couvert de crachats, et Véronique eut le courage d'aller essuyer sa face adorable.

Aujourd'hui les outrages continuent, redoublent, et Jésus demande à ses amis, à ses enfants des consolations, des réparations, des expiations : *Improperium exspectavit cor meum et qui consolaretur, et non inveni.*

Ils sont légion, ceux qui insultent et qui blasphèment. Ne seront-elles pas légion aussi, les âmes réparatrices qui demanderont pardon et voudront rendre à Jésus amour et louanges pour compenser tant d'outrages ? Nous du moins, à la suite de Véronique, prenons ce beau rôle.

SEPTIEME STATION

RECHUTE DE JÉSUS

Jésus semble foulé aux pieds par ses ennemis, mais en voulant le traiter ainsi, ceux qui l'outragent se mettent bien plus bas que lui. Lui, il se relève toujours. Pour eux, quelle chute, quelle déchéance ! D'enfants de Dieu ils se font enfants du diable ; d'amis de Dieu ils deviennent alliés et complices de Satan ; d'aspirants au ciel ils rabaissent leurs désirs à la boue et à l'ordure ; à la lumière ils préfèrent les ténèbres ; de rois qu'ils étaient, ils ne sont plus que de malheureux esclaves de viles passions.

En voulant jeter Jésus à terre, ils s'y sont jetés eux-mêmes. A leurs beaux titres de chrétiens, de frères du Christ, ils ont substitué celui de traîtres, de renégats et d'apostats.

Ne nous couvrons jamais nous-mêmes d'une semblable honte. Gardez-nous, ô Jésus, de ce malheur.

HUITIEME STATION

LA MENACE DE JÉSUS

Cette menace, elle est exprimée dans les paroles que Jésus adressa aux saintes femmes : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? » Et Jésus la redit aujourd'hui à nos athées, à nos laïcisateurs, à nos blasphémateurs, à tous ceux qui renient Dieu et lui font la guerre. Ah ! c'est bien le cas de redire avec le psalmiste : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils tramé de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ ? Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux et les convaincra de folie ; il les mènera avec une verge de fer, et il les brisera comme on brise le vase du potier. » La Grande Guerre a été la verge de fer pour punir les impié-